René Char

Recherche de la base et du sommet

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

RENÉ CHAR

Recherche de la base et du sommet

Édition collective

GALLIMARD

Première édition © Éditions Gallimard, 1955.
Deuxième édition © Éditions Gallimard, 1965.
Édition collective © Éditions Gallimard, 1971.

I. PAUVRETÉ ET PRIVILÈGE

DÉDICACE

Pauvreté et privilège est dédié à tous les désenchantés silencieux, mais qui, à cause de quelque revers, ne sont pas devenus pour autant inactifs. Ils sont le pont. Fermes devant la meute rageuse des tricheurs, au-dessus du vide et proches de la terre commune, ils voient le dernier et signalent le premier rayon. Quelque chose qui régna, fléchit, disparut, réapparaissant devrait servir la vie : notre vie des moissons et des déserts, et ce qui la montre le mieux en son avoir illimité.

On ne peut pas devenir fou dans une époque forcenée bien qu'on puisse être brûlé vif par un feu dont on est l'égal.

1954.

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire.

☆

Base et sommet, pour peu que les hommes remuent et divergent, rapidement s'effritent. Mais il y a la tension de la recherche, la répugnance du sablier, l'itinéraire nonpareil, jusqu'à la folle faveur, une exigence de la conscience enfin à laquelle nous ne pouvons nous soustraire, avant de tomber au gouffre.

Pourquoi me soucierais-je de l'histoire, vieille dame jadis blanche, maintenant flambante, énorme sous la lentille de notre siècle biseauté? Elle nous gâche l'existence avec ses précieux voiles de deuil, ses passes magnétiques, ses dilatations, ses revers mensongers, ses folâtreries.

Je m'inquiète de ce qui s'accomplit sur cette terre, dans la paresse de ses nuits, sous son soleil que nous avons délaissé. Je m'associe à son bouillonnement. Par la trêve des décisions s'ajourne quelque agonie.

BILLETS À FRANCIS CUREL

I

... Je ne désire pas publier dans une revue les poèmes que je t'envoie. Le recueil d'où ils sont extraits, et auquel en dépit de l'adversité je travaille, pourrait avoir pour titre *Seuls demeurent*. Mais je te répète qu'ils resteront longtemps inédits, aussi longtemps qu'il ne se sera pas produit quelque chose qui retournera entièrement l'innommable situation dans laquelle nous sommes plongés. Mes raisons me sont dictées en partie par l'assez incroyable et détestable exhibitionnisme dont font preuve depuis le mois de juin 1940 trop d'intellectuels parmi ceux dont le nom jadis était précédé ou suivi d'un prestige bienfaisant, d'une assurance de solidité quand viendrait l'épreuve qu'il n'était pas difficile de prévoir... On peut être un agité, un déprimé ou moralement un instable, et tenir à son honneur ! Faut-il les énumérer ? Ce serait trop pénible.

Après le désastre, je n'ai pas eu le cœur de rentrer dans Paris. À peine si je puis m'appliquer ici, dans un lointain que j'ai choisi, mais que je trouve encore trop à proximité des allées et venues des visages résignés à eux-mêmes et aux choses. Certes, il faut écrire des poèmes, tracer avec de l'encre silencieuse la fureur et les sanglots de notre humeur mortelle, mais tout ne doit pas se borner là. Ce serait dérisoirement insuffisant.

Je te recommande la prudence, la distance. Méfie-toi des fourmis satisfaites. Prends garde à ceux qui s'affirment rassurés parce qu'ils pactisent. Ce n'est pas toujours facile d'être intelligent et muet, contenu et révolté. Tu le sais mieux que personne. Regarde, en attendant, tourner les dernières roues sur la Sorgue. Mesure la longueur chantante de leur mousse. Calcule la résistance délabrée de leurs planches. Confie-toi à voix basse aux eaux sau-

vages que nous aimons. Ainsi tu seras préparé à la brutalité, notre brutalité qui va commencer à s'afficher hardiment. Est-ce la porte de notre fin obscure, demandais-tu ? Non. Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants.

1941.

II

... Je veux n'oublier jamais que l'on m'a contraint à devenir — pour combien de temps ? — un monstre de justice et d'intolérance, un simplificateur claquemuré, un personnage arctique qui se désintéresse du sort de quiconque ne se ligue pas avec lui pour abattre les chiens de l'enfer. Les rafles d'Israélites, les séances de scalp dans les commissariats, les raids terroristes des polices hitlériennes sur les villages ahuris, me soulèvent de terre, plaquent sur les gerçures de mon visage une gifle de fonte rouge. Quel hiver ! Je patiente, quand je dors, dans un tombeau que des démons viennent fleurir de poignards et de bubons.

L'humour n'est plus mon sauveur. Ce qui m'accable, puis m'arrache de mes gonds, c'est qu'à l'intérieur de la nation écrêtée pourtant par les courants discordants suivis de pouvoirs falots et relativement débonnaires, — la répression de l'agitation ouvrière et les cruelles expéditions coloniales mises à part, dague que la haine de classes et la cupidité éternelle poussent par intervalles dans quelque chair au préalable excommuniée — puissent se compter si nombreux les individus méditants qui se rendent gaillardement à l'appeau du tortionnaire et s'enrôlent parmi ses légions. Quelle entreprise d'extermination dissimula moins ses buts que celle-ci ? Je ne comprends pas, et si je comprends, ce que je touche est terrifiant. À cette échelle, notre globe ne serait plus, ce soir, que la boule d'un cri immense dans la gorge de l'infini écartelé. C'est possible et c'est impossible.

1943.

III

La pensée ne t'a pas effleuré de tirer du déluge ta défroque à rayures pour en faire une relique pour les tiens. Tu l'as jetée aux flammes ou tu l'as mise en terre avec ses poux incalculables et les trous de ta maigreur. Trois ans avec Hadès ! Tu t'habilles, ce matin, de feuilles et de fleurs de sureau, de sable de rivière et d'air chargé de menthe. J'ai eu peur pour toi, mais une peur mobilisée.

Bien que l'on ait construit en ton absence d'affreuses maisons en bordure des champs où tu chassais la caille (le mouvement de l'argent ne ralentissait pas durant ta diète...), tu n'es pas moins heureux qu'autrefois, ni plus amer, seulement plus averti, moins saisissable dans tes arrêts. Louis, ton père, embellit à nouveau tout ce qu'il touche. Il renaît à ta vue. Son platane le dit.

Ne songeons pas aux couards d'hier, auxquels se joindront les nôtres ambitieux, qui s'accoutrent pour la tournée des commémorations et des anniversaires. Rentrons. Les clairons insupportables sonnent la diane revenue.

Chaudon a été massacré par la Gestapo aidée de la Milice de Darnand, avec vingt de nos camarades, à Signes. Extraits de leur prison, conduits dans une clairière, et cloués là au sol, dans la lumière épouvantable de l'été. Je reçus la nouvelle de sa capture le 22 juillet 1944 à Alger, où une décision saugrenue de l'État-Major interallié nous avait amenés, quelques-uns, pour coopérer au débarquement en France Sud, plus exactement pour permettre à certains gradés évanescents de l'armée de libération de s'assurer de nos unités du maquis dont ils redoutaient les vues hardies, les intuitions et les chimères. Chaudon nourrissait à l'égard des gens d'Alger — à l'exclusion de la France combattante et de l'espèce de Saint-Michel sans son prochain*, son chef — des sentiments de méfiance et d'incrédulité. Il

* *Les prochains* ne lui ont pas fait défaut depuis lors. Qu'on en juge par les stratagèmes à les solliciter. *(Note de 1963.)*

pressentait leur impuissance à développer bientôt le prodige de notre relaxe, il devinait leurs faibles qualités politiques et humaines, à peine supérieures à celles des cancres de Vichy, cancres en côtoyant d'autres, ceux-là, criminels.

Arthur t'apportera demain un sac de pommes de terre, un tonneau de vin, un jambon des Alpes et ton fusil de chasse que la graisse a préservé de la rouille. Dix cartouches de chevrotines te permettront de filer à tes affûts sans tarder.

Lucienne, la veuve de Roger Bernard, est retournée à Pertuis avec son enfant. La courageuse a trouvé du travail dans une usine de feux d'artifice. Puissent les poudres monter aux nues la clarté de son beau visage en larmes !

Ah ! nous savions que tant qu'il y aurait une tige d'herbe et une bouchée de nuit dans le vivier, la truite n'y mourrait pas.

1946.

IV

Les mois qui ont suivi la Libération, j'ai essayé de mettre de l'ordre dans ma manière de voir et d'éprouver qu'un peu de sang avait tachée, à mon corps défendant, et je me suis efforcé de séparer les cendres du feu dans le foyer de mon cœur. Ascien, j'ai recherché l'ombre et rétabli la mémoire, celle qui m'était antérieure. Refus de siéger à la cour de justice, refus d'accabler autrui dans le dialogue quotidien retrouvé, décision tenue enfin d'opposer la lucidité au bien-être, l'état naturel aux honneurs, ces mauvais champignons qui prolifèrent dans les crevasses de la sécheresse et dans les lieux avariés, après le premier grain de pluie. Qui a connu et échangé la mort violente hait l'agonie du prisonnier. Mieux vaut une certaine épaisseur de terre échue durant la fureur. L'action, ses préliminaires et ses conséquences,

m'avaient appris que l'innocence peut affleurer mystérieusement presque partout : l'innocence abusée, l'innocence par définition ignorante. Je ne donne pas ces dispositions pour exemplaires. J'eus peur simplement de me tromper. Les enragés de la veille, ces auteurs du type nouveau de « meurtrier continuel », continuaient, eux, à m'écœurer au-delà de tout châtiment. Je n'entrevoyais pour la bombe atomique qu'un usage, celui de réduire à néant ceux, judicieusement rassemblés, qui avaient aidé à l'exercice de la terreur, à l'application du Nada. Au lieu de cela, un procès* et l'apparition dans les textes de répression d'un qualificatif inquiétant : génocide. Tu le sais, toi, qui demeuras deux ans derrière les barbelés de Linz, imaginant à longueur de journée la dissémination de ton corps en poussière; toi qui, le soir de ton retour parmi nous, voulus marcher dans les prairies de ton pays, ton chien sur tes talons, plutôt que de répondre à la convocation du commissaire qui désirait mettre devant tes yeux la fiente qui t'avait dénoncé. Tu dis pour t'excuser ce mot étrange : « Puisque je ne suis pas mort, *il* n'existe pas. » En vérité, je ne connais qu'une loi qui convienne à la destination qu'elle s'assigne : la loi martiale, à l'instant du malheur. Malgré ta maigreur et tes allures d'outre-tombe, tu voulus bien m'approuver. La générosité malgré soi, voilà ce qu'appelait secrètement notre souhait à l'horloge exacte de la conscience.

Il est un engrenage qu'il faut rompre coûte que coûte, une clairvoyance maussade qu'il faut se décider à appliquer avant qu'elle devienne la conséquence sournoise d'alliances impures et de compromis. Si en 1944, on avait, en général, strictement châtié, on ne rougirait pas de faire quotidiennement la rencontre, aujourd'hui, sans le moindre malaise de leur part, d'hommes déshonorés, de gredins ironiques, tandis qu'un personnel falot garnit les prisons. On objecte que la nature du délit a changé, une frontière qui n'est que politique laissant toujours passer le mal. Mais on ne ranime point les morts dont le corps supplicié fut réduit à de la boue. Le fusillé, par l'occupant et ses aides, ne se réveillera pas dans le dépar-

* Le procès de Nuremberg. L'étendue du crime rend le crime impensable, mais sa science saisissable. L'évaluer c'est admettre l'hypothèse de l'irresponsabilité du criminel. Or, *tout homme,* fortuitement ou non, peut être pendu. Cette égalité est intolérable.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com